

L'art des captifs s'évade au MIAM

Le Musée international des arts modestes de Sète présente les œuvres de prisonniers, réfugiés, internés...

EXPOSITION

SÈTE (HÉRAULT) - envoi spécial

O bstinément, le Musée international des arts modestes (MIAM) de Sète (Hérault) s'en tient à son programme : regarder là où l'on ne regarde pas d'habitude, dans des directions ignorées, parce qu'elles sont lointaines ou inquiétantes. Cette année, c'est vers l'inquiétude et bien au-delà : l'angoisse, la souffrance, l'horreur. L'exposition se nomme « Evasions », sous-titrée « L'art sans liberté ». Le point commun entre les travaux rassemblés est que leurs auteurs, quand ils les ont accomplis, étaient, d'une manière ou d'une autre, captifs.

Le premier cas auquel on songe est évidemment celui des prisonniers, et il est en effet traité à travers les *paños* – dessins sur mouchoirs des détenus du sud des États-Unis – et les toiles réalisés par des détenus de la Maison centrale de Saint-Maur à partir de l'œuvre d'Hervé Di Rosa, par ailleurs fondateur du MIAM. Toutefois ce n'est pas avec lui que commence le parcours, mais avec ces captifs d'aujourd'hui que sont réfugiés et exilés. Ils l'ont été, souvent, dans les pays qu'ils ont fuis ; dans ceux qu'ils ont traversés ensuite ; et dans ceux où ils sont contraints de s'arrêter.

Le premier mur est consacré à des dessins nés dans les ateliers de la « jungle » de Calais et ceux d'organisations caritatives. Sur celui qui lui fait face, ce sont les *Dessins sans papiers*, du nom du collectif qui organise des ateliers dans les centres d'hébergement. On y voit des bateaux et des camions à destination de la Grande-Bretagne. « *Good Luck Eritrean* », souhaite l'un d'eux, porte-bonheur ou exorcisme. Il y en a de tragiques : les corps entravés ou pendus crayonnés par Abdelhafez Seddig, exilé soudanais, et la chronique tenue par un de ses compatriotes, Hafiz Adem, condamné à mort dans son pays, arrivé en France en 2017. Une carte aux crayons de couleur dit son itinéraire, de la prison d'où il s'échappe en 2014 à la Libye – autres prisons –, la traversée jusqu'en Sicile, le trajet par l'Italie jusqu'à Paris, boulevard de la Chapelle.

D'autres dessins montrent les arrestations, les tortures et les gîbets au Soudan, puis les embarcations surchargées et les navires de secours. On ne voit pas quelles raisons juridiques ou politiques pourraient tenir face à ces images

« *Le Voyage d'Hafiz El Sudani, El Hafiz Adem, un réfugié soudanais arrivé en France en 2017.* »
HAFIZ ADEM



et à leur simplicité : Hafiz Adem donne à voir ce qu'il a enduré et, une fois encore, on se dit que rien n'a plus de puissance d'expression qu'un dessin sur un bout de papier, quand s'y concentre par nécessité tant de douleur.

500 dessins à la mine de plomb
Cette réflexion, que l'on jugera sans doute trop simple, se vérifie jusqu'au terme du parcours. La violence d'un deuil, Charles Bousion l'inscrit dans les centaines de feuilles qui couvrent les parois de la cellule qui a été construite pour les recevoir. Autodidacte, ayant commencé à dessiner à la suite d'un accident, il s'enferme chez lui à la mort de sa femme, en 2013, et accumule plus de 1300 œuvres, entrelacs de courbes serpentine et de cercles concentriques, en noir et blanc ou enluminés inlassablement. Tous sont signés de la même façon : « *Charles Cako Bousion à Montpellier le x [mois*

et année] né à Biarritz le 19 janvier 1925. » On ne s'explique pas bien le besoin de répéter ainsi systématiquement sa date de naissance. Peut-être est-ce parce que le passage du temps et la mort sont le sujet central de son œuvre – car c'est d'une œuvre qu'il s'agit, obsessionnelle et thérapeutique. Comparable, car relevant d'un état de prison, est le cas d'Edmund Monsiel, qui se cache dans un grenier en Pologne en 1942 et refuse de le quitter jusqu'à sa mort, vingt ans plus tard. Durant ces vingt ans, il exécute plus de 500 dessins à la mine de plomb, arrangements complexes de visages vus de face, d'hexelle variable, dont les dizaines d'yeux vous fixent. Comparable encore, l'histoire de Léon Schwarz-Abry, qui se fait interner à Sainte-Anne en mars 1943 et jusqu'à la Libération, et, autodidacte lui aussi, peint au couteau des portraits de désespérés. Qu'eux et d'autres

Des documents sauvés de Ravensbrück, du siège de la Gestapo à Nice ou de goulags sibériens

artistes extérieurs à ce que l'on appelle le monde de l'art y soient montrés, est exactement dans la ligne du MIAM.

La deuxième partie de l'exposition est plus historique. Le but n'est pas de présenter un inventaire complet de la création en état d'enfermement, ce qui supposerait des espaces et des moyens plus considérables que ceux dont dispose le lieu, mais d'établir des correspondances entre les époques et les situations.

Une section est consacrée aux condamnés de Cayenne, noix de coco découpées et ciselées par des bagnards merveilleusement adroits, croquis moins adroits d'hommes à pistolets et poignards légendés « *souvenir des apache* » et aquarelles plus élaborées qui dépeignent exécution capitale, évasion ratée par la mer et rêve d'évasion par aéroplane – rêve en ce temps-là.

Sur des débris d'emballages

Mais la section la plus remarquable est celle qui clôt le parcours. Appelée « *Festins imaginaires* », elle réunit des documents d'un genre très spécifique : les menus de repas formidables et les recettes de plats exotiques qu'inscrivaient en lettres minuscules et avec une encre diluée, sur des débris d'emballages ou d'affichettes, des femmes et des hommes prisonniers dans les camps de concentration et d'extermination du III^e Reich,

mais aussi dans ceux de l'URSS de Staline et de la Chine de Mao. Surpris, ils auraient été vraisemblablement exécutés. Ces documents ont été sauvés de Ravensbrück, du siège de la Gestapo à Nice ou de goulags sibériens. A peine lisibles pour certains, illustrés parfois de dessins de saucisses et de pâtés, ils disent la famine et la certitude d'en mourir. Parmi eux, ceux de Violette Lecco, résistante, dont les croquis du quotidien à Ravensbrück furent des pièces à conviction lorsque les responsables du camp furent jugés à Hambourg après la guerre. ■

PHILIPPE DAGEN

« *Evasions, l'art sans liberté* », Musée international des arts modestes, 23, quai Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny, à Sète (Hérault). De 9 h 30 à 19 heures. De 2,60 € à 5,60 €. Jusqu'au 23 septembre.

David Lively, guide inspiré de la musique américaine

Le festival Classique au vert, organisé au Parc floral du bois de Vincennes, à Paris, reçoit le pianiste, samedi 18 août

PROFIL

D ans l'appartement qu'il occupe à Paris, David Lively a tout de l'Américain. Pas par son léger accent, qui colore une parfaite maîtrise de la langue française. Pas par sa tenue vestimentaire, qui oriente plutôt vers l'horizon zen. Pas par son activité du moment (séances d'enregistrement consacrées à Prokofiev), mais par une tendance aux considérations panoramiques bien dans la nature des représentants du Nouveau Monde. Américain jusqu'au bout de doigts taillés pour des prestations hors norme, David Lively est un pianiste qui a le goût des grands espaces.

A preuve, les deux instruments qui balisent son salon ne cou-

vert pas moins de deux siècles. Au centre, un Steinway de 1975, et, le long du mur, un Zumpe de 1771, qu'il présente en quelques mots – « *C'est un piano anglais sur lequel Mozart aurait composé à Paris...* » – et quelques notes (le début de la *Sonate* dans laquelle figure la célèbre « Marche turque »). Conclusion : « *Le clavecin est mort, si je puis dire, à cause de lui.* » David Lively sait raconter l'histoire.

Moins connue que celle du pianoforte appelé à supplanter le clavecin, l'émergence de la musique américaine avait besoin d'être rapportée par un guide aussi fiable qu'inspiré. C'est chose faite depuis la parution, en janvier, de l'album *I Got Rhythm*, du nom d'une page du *Songbook* de George Gershwin, qui se trouve au

cœur du programme. « *J'aimerais vraiment qu'on prenne le temps de l'écouter d'un bout à l'autre, confie David Lively, parce qu'il suggère une trajectoire.* » De Scott Joplin à Elliott Carter, pour les bornes facilement identifiables ou de Louis Moreau Gottschalk à William Allbright, pour les extrêmes chronologiques. Quant au parcours de l'interprète, il n'est pas moins étiré quoique puissant et rapide comme le fleuve Ohio sur les rives duquel David Lively est né en 1953, à Ironton. « *Une petite bourgade dans ce qu'on appelle le pièment des Appalaches* », précise-t-il.

Sa mère possède un piano et surtout « *des piles de partitions* » que l'enfant se plaît à déchiffrer jour après jour. L'apprentissage de l'instrument débute réellement à

Milwaukee – « *Où le séjour sera de courte durée* » – avec une religieuse qui initie son élève au dodécaphonisme alors qu'il n'a que 8 ans ! Un nouveau déménagement le conduit à Saint Louis – « *Les familles américaines sont très nomades* » – où, après une expérience peu concluante au conservatoire, ses parents, « *non interventionnistes* », lui laissent, à 12 ans, le soin de poursuivre l'étude du piano avec la personne de son choix.

Ouverture d'esprit

La rencontre de Gail Delente, ancienne élève d'Alfred Cortot attachée au répertoire français, sera déterminante. Par son intermédiaire, David Lively suit, à 14 ans, les cours d'été de Jules Gentil, qui deviendra son professeur, à

l'Ecole normale de musique de Paris, fondée par Cortot. Très vite, le jeune Américain se produit lors des dîners de son ambassade, devant Georges Pompidou ou le couple princier de Monaco.

Ces mondanités ne l'empêchent pas de décrocher son diplôme au terme de la première année et de se lancer avec bonheur dans les concours internationaux. Suit une période de perfectionnement au contact de Claudio Arrau – « *Qui ne touchait jamais le clavier pendant les cours* » –, son modèle avant de devenir son ami.

Enclin à jouer la musique de son temps (notamment au concours Reine-Elizabeth où il obtint, en 1972, le 4^e prix), David Lively a assuré de nombreuses créations avec une ouverture d'esprit qui

transparaît, bien sûr, du voyage sous l'égide de *I Got Rhythm* qu'il proposera au public du festival Classique au vert, samedi 18 août, au Parc floral de Paris. Avec, toujours, un sens aigu de la perspective – « *Songez que Louis Moreau Gottschalk préfigure le jazz un demi-siècle avant Scott Joplin!* » – et de la performance : « *Attaquez les Caténaires d'Elliott Carter, c'est comme sauter dans le vide!* » ■

PIERRE GERVASONI

« *Concert au festival Classique au vert, Parc floral de Paris, bois de Vincennes, Paris 12^e. Samedi 18 août, à 16 heures. Entrée du parc 2,50 €, puis accès libre. I Got Rhythm, de David Lively, 1 CD La Musica/Harmonia Mundi.* »